

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 121

Artikel: L'oncle Nazaire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'oncle Nazaire

I

Assis côte à côte, pensifs, ne se parlant pas, et souriant à leur rêve intérieur, les deux jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur la mer que le soleil pailletait d'or et qui, à cette heure matinale, semblait chanter pour eux seuls son éternelle chanson.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me faire réponse, t'en souviens-tu, Tiennette ?

— C'est vrai... balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose ?

Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle l'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux ! reprit-il.

Un rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eut été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être par-dessus le marché, puisqu'elle ne pouvait rien, mais absolument rien lui apporter en dot.

— Tu m'apporteras la jeunesse et ta vaillance au travail répondit Pascal, et c'est bien quelque chose ! Va, mon amie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie, et ses indécisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme malgré sa pauvreté, une si grande pauvreté que l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à apprennaient, les devoirs faits, leurs leçons pour le lendemain.

Les leçons à peu près sues, les enfants songèrent aux jeux, et Henri étala sur la petite table où travaillait ordinairement sa mère les soldats de plomb et la cantinière vêtue à la mode ancienne, costume excitant fort l'admiration d'Henriette, qui, dans ses rêves, devait se voir en jupe rouge et corsage de velours, portant le chapeau de toile cirée, les bottes et ayant le baril au côté.

La pendule sonna la demie de 7 heures.

— J'ai faim, dit Henri, et toi, Henriette ?

— Moi aussi. Maman, dit-elle en entrant dans la salle à manger, veux-tu que nous allions au-devant de papa jusqu'au poste de police ?

— A la condition que vous ne jouerez pas dans la rue, et que, si vous ne le rencontrez pas, vous reviendrez tout de suite.

— Oui, sois tranquille.

(A suivre.)

la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal, qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... gueulard, mais bon comme le pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui, bien qu'il fût très à court d'argent à ce que l'on disait, sans doute à en juger par sa piètre apparence.

Tiennette lui garda une vive et profonde reconnaissance de ce qu'il faisait pour elle et l'aima assez pour penser, en grandissant, ne vouloir jamais le quitter et le soigner lorsque les années, pesant trop sur ses jambes, le forceraient à rentrer au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût pas de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans la barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait par sa tendresse et ses prévenances câlines de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

II

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait 18 ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver ; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi...

Que lui donnait-il, le vieux moribond qui de sa vie n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille, orpheline pour le seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assurés, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aida en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter que sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en ferait du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa mesure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse !

— Oui, je veux ! répondit-il résolument quand, pour la dixième fois peut-être elle le pria de réfléchir ; je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eut pas, et, malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

III

Oh ! comme la bise hurlait sur les falaises.

Décembre avait tout gelé, sur son passage, et la mer roulait, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépendu leur dernier sou et, s'il ne restait pas de bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient dur l'un et l'autre.

Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages à faire l'hiver parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi ?

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins.

— Enfin, répondit-il avec un soupir d'alègement, tu consens ! je n'osais plus t'en parler, mais, puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur !

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera, avec la chaleur, la force et le courage. Ne la regrette pas ! si nous ne la brûlions, ses planches moisées partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

(A suivre.)



Le Bétail au Printemps

En toute saison, la prospérité du bétail dépend de son hygiène et de son alimentation.

On n'est pas maître de sa récolte constamment menacée par les intempéries, mais le bétail sera ce que l'éleveur voudra, s'il sait les soins à lui appliquer et s'il les lui applique avec assiduité.

Avec une hygiène avisée on peut rendre son troupeau indemne sinon de toutes maladies, mais des épizooties qui le déciment trop souvent : garantir le bœuf de la tuberculose, de la fièvre aphteuse, des affections typhoïdes ou charbonneuses ; le mouton de la gale, du charbon, de la cachexie aqueuse, de la clavelée, de la tremblante ; le porc du charbon, de la ladrerie, de la trichinose, car chaque espèce d'animal a ses épizooties infectieuses ou contagieuses et il n'y a guère que la chèvre qui en soit immunisée.

L'hygiène s'applique au logement de l'animal, à sa condition d'existence et à son corps, qu'on lui veuille de la vigueur ou de l'engraissement.